

l'eau ; sa crinière flotta un instant, puis il s'enfonça sous la glace pour ne plus reparaitre ! Je versai une larme sur sa mort !—Pauvre animal, si fidèle !

« Eléonore, qui avait vu la lutte désespérée de la noble bête et sa fin si triste, pleurait aussi. Cependant nous n'étions pas encore sauvés ; nos hardes étaient imbibées ; tout le corps d'Eléonore tremblait, ses dents claquaient ! Je lui passai une main sous le bras et je la fis courir, dans la direction du rivage, pour la réchauffer. Elle était si faible, qu'elle n'avait pas la force de se supporter. Je la forçai de marcher, malgré sa faiblesse, dans la crainte que le froid ne s'emparât de ses membres. Enfin, oh bonheur ! nous atteignîmes le rivage ! Il y avait une maison auprès. Tout le monde était couché. Je frappe avec violence et l'on vient nous ouvrir. Ces bons habitants, en apprenant ce qui nous était arrivé, nous firent boire un verre de rum, mêlé de sucre et d'eau chaude. Eléonore fut couchée dans des couvertes. Quant à moi, après m'être changé, je me jetai tout habillé sur le plancher près du poêle.

« Aux premières lueurs de l'aurore, je me fis conduire au village ; et, aussitôt que je pus me présenter, je me rendis chez Mme. Deguise. Je lui racontai tout ce qui nous était arrivé. Elle fit atteler sa voiture et se hâta d'aller retrouver sa chère Eléonore, après m'avoir chaleureusement exprimé toute sa reconnaissance dans les termes les plus affectueux.

« Dans l'après-midi, je retournai chez Mme. Deguise pour avoir des nouvelles d'Eléonore. Elle était couchée et bien malade. J'y retournai le soir. Elle n'était pas mieux. J'y retournai encore le lendemain ; je voulais la voir, quand ce ne serait qu'un instant ; lui dire un mot, quand ce ne serait qu'un seul.

« Madame Deguise m'attendait dans le salon, où la servante me fit entrer. Elle me tendit la main avec bonté et me fit asseoir près d'elle. Nous restâmes quelques instants sans prononcer une seule parole. Je tremblais d'apprendre quelque fâcheuse nouvelle, je tenais mes yeux baissés sur le tapis n'osant les lever sur Mme. Deguise ; elle contemplait mes traits bouleversés. Je sentais qu'elle m'examinait sans que je la regardasse, je me sentais embarrassé ; non pas que j'eusse aucun reproche à me faire ; au contraire, ma conduite vis-à-vis d'Eléonore avait toujours été respectueuse et réservée. J'aimais trop véritablement Eléonore, et j'attachais trop d'importance à son estime pour ne pas avoir essayé de la mériter. Le véritable amour est toujours timide vis-à-vis de celui qui est l'objet, quelque violent qu'il soit dans le cœur de celui qui le ressent. Mon amour pour la nièce me rendait timide vis-à-vis de la tante, et c'est cette timidité qui causait mon embarras.

— Vous êtes bien changé, me dit-elle enfin d'une voix pleine de bienveillance ; êtes-vous malade ?

« Les larmes, malgré moi, me montèrent aux yeux à l'accent affectueux de sa voix ; je me sentais entraîné à lui faire l'aveu de mon amour pour sa nièce. Je me contins cependant, et je lui dis en m'efforçant de donner à mes paroles un air d'indifférence, que trahissaient mon émotion et la pâleur de mon visage :

— Oh non, madame ; je suis bien, mais j'étais inquiet pour mademoiselle de ***.

— Vous lui portez donc un grand intérêt, me dit-elle, en approchant sa chaise de la mienne ?

« Je levai les yeux sur sa figure, et je surpris ou crus surprendre un sourire expirant sur ses lèvres. Un rayon d'espoir et de bonheur illumina mon âme.

— Oh ! je l'aime, je l'aime, lui dis-je. Je sens que je ne puis vivre sans elle. Je n'ai pas dormi depuis qu'elle est malade ; et je mourrais, si sa maladie s'aggravait.—Oh ! dites, dites-moi comment elle se trouve ce matin.

— Tranquillisez-vous, M. Meunier, elle est bien mieux ce matin. Elle a eu un peu de fièvre cette nuit, mais ça ne sera rien. Elle pourra se lever cette après-midi. Venez et vous la verrez.

« Je me détournai pour essuyer une larme de joie ; Mme. Deguise me vit, et me prenant la main dans les siennes, me dit :

— Mon cher M. Alphonse, je vous estime et vous aime, parceque vous êtes un excellent jeune homme. Madame de Grandpré m'a parlé bien avantageusement de vous ; mais si vous voulez m'en croire, vous renoncerez à un amour inutile, qui ne vous causera que du chagrin, à vous et à Eléonore. Son père ne consentira jamais à vous la donner en mariage.

« Si l'on eut versé du plomb fondu sur mon cœur, on n'en eut pas arrêté plus vite les pulsations, je me sentis chanceler, et j'eus besoin de m'appuyer sur un des bras du fauteuil, dans lequel était assise Mme. Deguise, pour m'empêcher de tomber. Je ne pus trouver une parole pour répondre, et au bout de quelques minutes je me levai pour partir. L'excellente tante d'Eléonore eut pitié du misérable état, dans lequel elle me vit.

— Ne vous effrayez pas, me dit-elle, en laissant échapper un soupir du fond de son cœur, je parlerai à Eléonore, et nous verrons ce qu'il y aura à faire. Adieu, venez vers sept heures, ce soir.

« A sept heures j'allai chez Mme. Deguise, Eléonore était à demi couchée sur un sofa, encore faible et souffrante. Mme Deguise était occupée dans la cuisine. Au bout d'un quart d'heure, quand elle vint nous rejoindre dans le salon, Eléonore et moi nous nous jetâmes à ses genoux, la priant de vouloir se joindre à nous pour tâcher de fléchir M. de ***. Eléonore et moi nous nous jurâmes un amour éternel, advenne que voudra. Mme. Deguise pleurait ; oh ! l'excellente femme....

« Quelques jours après, la rage et le désespoir au cœur, je quittais la maison de M. de ***. son père, aux genoux duquel j'avais été demander sa fille en mariage. Il m'avait reçu avec une dédaigneuse hauteur, se moquant de ma présomption à moi le fils d'un roturier ! oh ! comme si toute la noblesse du cœur s'était réfugiée dans la poitrine des seigneurs ! Malédiction ! La menace sur le front et l'injure sur les lèvres, il m'avait ignominieusement chassé de sa maison !.....

« Je retournai chez Mme. Deguise ; Eléonore m'attendait avec une fiévreuse impatience. Elle lut sur ma figure le résultat de ma démarche auprès de son père.

— Qu'allons-nous faire, me dit-elle ?

— Ce que vous voudrez, lui répondis-je.

— Je vous suivrai partout où vous voudrez, continua-t-elle en me tendant la main.

— Marions-nous secrètement, lui dis-je en la pressant contre mon cœur.